

En visite chez les enfants-animateurs de Sèvres



REGARDS DE PORCELAINE CONTRE VISAGES DE BETON



Un reportage de Roger UEBERSCHLAG

Des enfants-animateurs à Sèvres ? Une mystification de plus ont pensé les héritiers de mai 68 qui s'étaient installés rue des Caves (1), une des rues désertées parce que promise à la démolition. Ils étaient une soixantaine de V.L.R. («Vive La Révolution») ou de la Ligue Communiste à former la «Communauté de Sèvres» avec son hebdo clandestin et son programme choc : «Aujourd'hui nous prenons les maisons, demain la ville».

Cette petite ville dortoir de vingt mille habitants (les deux tiers des actifs la quittent chaque matin), c'est fou ce qu'on cherche à la prendre. Les promoteurs d'abord, mais ils n'ont pris que le bouillon des faillites. Les communistes, ensuite, ont pris la mairie après vingt-cinq ans de politique de droite. Mais le programme commun, dans une ville coupée en deux par une autoroute urbaine et où la plantation des tours a chassé celle des arbres, que voulez-vous que ça donne, quotidiennement ? Les élus inaugurent un stade, une crèche, une piscine, mais les gens ne se dérident pas pour autant.

La communauté pensait être bien partie et en quatre ans, les 260 personnes de passage avaient jeté dans une caisse de bois au centre d'une pièce leurs économies et leurs salaires. Le 14 juillet remplit la rue sinistre d'une foule en liesse à faire pâlir le bal municipal. Mais il y a eu la lassitude des discussions d'intellectuel, l'inconfort et les heurts avec les loubards décidés à casser la baraque, pour le plaisir.

Alors les gosses sont descendus des côteaux. Sèvres s'étale dans une petite vallée et ses flancs ensoleillés sont douillettement bourgeois. Les gosses des côteaux n'ont rien à faire dans les rues sinistres vouées aux bulldozers. L'idée d'y aller leur est venue à la suite d'une aventure assez exceptionnelle. Il a suffi qu'une femme soit à l'écoute des enfants. Mme Berthon qui avait voulu prendre des diapos de vieilles maisons ne s'était pas aperçue qu'elle avait surtout photographié la misère morale des habitants : les visages fermés communs aux prolétaires et aux nantis.

(1) Voir revue Recherches de septembre 1975 : «Histoires de la rue des Caves» ; Politique hebdo n° 190 du 25 septembre 1975 : «La difficile naissance d'une communauté» ; Le quotidien de Paris du 12 juin 1975 : «Lorsque les enfants firent sourire la ville».

R.U. — *L'histoire s'écrit souvent à partir d'accidents de détail. Ici, c'est une erreur de cadrage photographique qui vous a lancée dans l'aventure ?*

Mme BERTHON. — J'avais projeté à un groupe d'enfants des diapositives montrant les démolitions, les reconstructions dans notre ville, Sèvres. Les enfants comprenaient assez rapidement les changements que cela apportait dans les rapports entre les gens : les petites boutiques qui disparaissaient au profit des grandes surfaces, c'était aussi les conversations qui prenaient fin. Nous avons conclu de façon assez pessimiste : c'était une situation de non retour, on n'arrête pas le progrès. A moins de s'y attaquer maintenant, mais comment ?

Ce qui m'avait étonnée, c'est que les enfants ont moins observé les bâtiments, sur les diapos, que l'air des gens et ils leur trouvaient des visages de béton, des têtes tristes ou préoccupées. Quelques jours après cette projection (que j'avais faite dans l'espoir de les sensibiliser à une question qu'ils auraient à résoudre quand ils seront adultes) ils sont venus me retrouver en me disant : «On a une idée pour changer cela.» Ils ont alors essayé de me convaincre que «c'était comme ça parce qu'ils — les gens — ne s'en rendaient pas compte. Il fallait donc le leur dire par des affiches qu'on mettrait en ville».

Ils voulaient donc sur le champ fabriquer des affichettes et me demandaient d'aller les placarder. Je ne m'en sentais pas le courage. Je me voyais mal accrocher aux murs et aux lampadaires ces accusations d'enfants : «Vous avez tous l'air triste. Nous, nous savons pourquoi. C'est parce que vous êtes seuls, chacun chez soi. On va vous aider pour que ça change.»

Ils sont venus me relancer deux ou trois fois avec tellement d'insistance que j'ai compris qu'il fallait faire quelque chose. Mais dix-sept gamins ça ne faisait pas le poids. Il était nécessaire d'opérer sur une plate-forme plus large, en associant d'autres enfants à cette idée d'animer une ville, de rapprocher les gens.

La croisade des enfants.



La croisade des enfants

Je suis allé trouver le maire sous les quolibets de ma famille qui m'avait expliqué que j'allais me faire mettre dehors, que c'était une idée ahurissante. J'ai été accueillie au contraire, les bras ouverts par un maire qui s'est écrié : «C'est la croisade des enfants. Nous allons rénover le climat des relations entre Sévriens.» Résultat : ma collection de diapositives allait être projetée à toute la population scolaire de Sèvres et les enfants en discuteraient, feraient des dessins et des peintures qu'on allait montrer à la population dans la salle des fêtes de la ville.

Il y eut ainsi quarante-trois projections dans les C.E.2., C.M.1 et C.M.2. Un dialogue s'établit à chaque projection.

R.U. — *Les enfants ont alors fait des dessins ; sur quels thèmes ?*

Mme BERTHON. — Le dialogue avait élargi les perspectives entrevues par les premiers enfants. De ce simple point de départ : «on va leur dire, il faut que ça change», on est passé à toute une gamme de moyens envisagés par les enfants pour donner aux adultes des raisons de sourire. Les dessins sont partis de la joie dans la nature (le soleil, les oiseaux...) aux raisons d'être heureux des humains en montrant l'entente qui pourrait exister dans une maison, un quartier, une ville et même dans le monde entier. Le dernier dessin était une sorte de sphère, le globe, deux mains, une noire et une blanche posées l'une sur l'autre avec la légende : «Amitié à Sèvres, puis paix dans le monde». J'avais pensé que ce serait le dernier mais je viens d'en recevoir un autre : «La paix est signée entre Vénus et Mars grâce à l'amitié à Sèvres !»

R.U. — *Comment les visiteurs ont-ils réagi à cette exposition ?*

Mme BERTHON. — Ils ont d'abord été impressionnés par les dimensions de l'exposition. Ils s'attendaient à voir une cinquantaine, au plus une centaine de dessins «sélectionnés». Or sur mille enfants invités à dessiner, sept cents ont réagi et nous avons affiché toutes les œuvres. Nous l'avons annoncée sous le titre : «Gaieté, amitié dans la ville». Les guides de cette exposition étaient les enfants eux-mêmes à raison d'un enfant pour chaque classe qui avait assisté à la projection. Elle a été présentée le jeudi — jour de congé à l'époque —, le samedi et le dimanche, donc uniquement les jours où les enfants étaient mobilisables. La salle des fêtes nous avait été prêtée gratuitement, ce qui nous a nui parce qu'on avait pensé qu'il y avait une implication politique dans cette manifestation. 43 petits guides de 8 à 12 ans prenaient les visiteurs, y compris les personnalités, par la main. A la sortie quelques gamins enregistrèrent au minicassette les réflexions des visiteurs, pour constituer une espèce de livre d'or sonore. Des tracts furent distribués également pour une réunion conçue selon le thème des enfants, le mercredi de la semaine suivante, entre dix-sept heures et vingt-deux heures. A cette réunion on devait pouvoir proposer des services ou en demander. Trente-cinq personnes sont venues à ce rendez-vous, de tous les âges. Auditoire réduit mais très volontariste : toutes les jonctions établies au cours de cette réunion se sont maintenues ensuite, que ce soit la liaison avec la maison des infirmes moteurs cérébraux, la recherche d'adultes pour renforcer l'encadrement de ces enfants à la piscine, que ce soit l'aide proposée par les lycéens et les étudiants.

Avez-vous un bon voisin ?

R.U. — *C'était la première manifestation publique. Il y en eut d'autres...*

Mme BERTHON. — Les enfants ont enchaîné très logiquement : «Puisqu'on veut leur redonner le sourire, il faudra organiser des fêtes.» A quoi j'ai répondu : «Des fêtes, des fêtes, c'est très gentil. Ils vont être très contents le jour de la fête, puis il vont rentrer chez eux et ils ne se connaîtront pas plus qu'avant.» Au bout d'un certain temps, l'idée-choc est venue des enfants : «On fera une fête pendant laquelle les adultes seront regroupés par quartier et par groupe d'immeubles pour se rencontrer entre voisins. Nous organiserons des «jeux de bon voisinage». L'animation préparatoire a été tout à fait originale.



Avez-vous un bon voisin ?



Mme Berthon : encadrer est un mot qui ne me plaît pas.

Les jours de marché, les enfants arrêtaient les passants pour leur demander : «Avez-vous un bon voisin ? Donnez-nous son nom et son adresse. Ils allaient ensuite apporter à ce dernier un «cadeau de bon voisinage.» Vingt personnes seulement ont été touchées mais comme elles en ont beaucoup parlé, par la suite, toute la ville l'a su.

C'est avec cette idée fixe de provoquer le bon voisinage que les enfants ont continué cette action, avec leur spontanéité qui ne pouvait faire peur à personne, et qui peut entraîner presque tout le monde. De fête en fête, on est arrivé à ce que chaque fête soit, dans sa préparation même, l'occasion d'une liaison avec des personnes qui pour un motif ou un autre avaient des raisons d'y être impliquées. Les deux plus importantes furent la fête du passé et la fête des étrangers.

Pour la fête du passé, des personnes âgées de Sèvres sont venues raconter aux enfants leur jeunesse et même l'enfance que leur grand-père leur avait racontée, ce qui nous a permis de remonter à l'époque où les grands-parents des grands-parents pêchaient dans le ru qui traversait Sèvres et dont il ne reste plus de trace. Les vieilles dames racontaient leurs souvenirs de lavandières, comment les belles dames donnaient leur linge à laver à Sèvres à cause du Ru de Marivel qui était si clair. Tous parlaient des transformations de la ville : les nouvelles maisons étaient plus confortables mais d'un abord si froid. Les enfants s'en trouvaient plus fortifiés encore dans leur désir de rendre la ville plus heureuse.

Pendant qu'on préparait cette fête, un enfant a dit : «L'année prochaine, il faut qu'on fasse autre chose. Cette fête que nous préparons sur le passé de Sèvres, c'est merveilleux pour les Sévriens et même pour les Parisiens, mais les étrangers à Sèvres, ça ne peut pas les intéresser. L'année prochaine, il faudra faire une fête avec eux, avec les Portugais, les Espagnols et les Africains.»

Ne pas encadrer : accueillir

R.U. — Entre deux fêtes, où pouviez-vous vous réunir ?

Mme BERTHON. — Nous avons cherché un local partout mais sans succès. Comme ma maison se vidait de mes propres enfants qui se mariaient et s'installaient, j'ai pu aménager quelques pièces en salles de réunion. Les enfants s'y retrouvent le mardi, le mercredi et le vendredi, selon leurs possibilités et leurs heures de loisir. Par exemple, les lycéens sont libres le jeudi à trois heures, presque dans toutes les classes. L'atmosphère est alors différente des réunions avec enfants ; ils parlent de leurs soucis : les études, la drogue, les relations avec leurs camarades ou leurs parents.

R.U. — Ils acceptent d'encadrer les plus petits ?

Mme BERTHON. — Encadrer est un mot qui ne me plaît pas. Nous ne ressentons pas leur collaboration sous cette forme. C'est un accueil, une façon de vivre au milieu d'eux, c'est une grande confiance qui s'établit entre eux et les enfants. Ils ont senti qu'avant tout les enfants manquaient de liberté d'expression sur tous les plans. Ils ont compris qu'il ne fallait surtout rien prévoir, qu'il fallait laisser se dérouler leur présence, prendre des animations qu'ils formulaient eux-mêmes, qu'il fallait attendre que l'animation vienne d'elle-même et les laisser libre dans sa formulation. Tout au plus reprendre parfois une chose qui partait dans une voie où elle ne pouvait plus se concrétiser. Toujours partir de leurs désirs, de leur vue sur les choses.

R.U. — Avez-vous eu des échos des parents sur la modification du comportement de ces enfants ?

Mme BERTHON. — Nous avons eu beaucoup de réactions de parents, pas toutes favorables, d'ailleurs, car beaucoup de parents auraient souhaité que leurs enfants ne se consacrent qu'à leurs études. Or, une des raisons qui font que l'enfant soit cadré, étriqué à outrance vient du raisonnement des parents : «Votre jeunesse est faite pour vos études, pour assurer votre avenir d'adulte. L'étude doit être votre unique préoccupation. Chaque fois que vous le grignotez pour autre chose, vous sabotez votre âge adulte, vous trichez.» Tout ce qui les amènerait dans l'âge adulte avec une joie de vivre leur est refusé. Ils arrivent donc avec des études et sans joie de vivre...

R.U. — Quel est l'éventail des activités du mercredi ?

Mme BERTHON. — Le bricolage est très important mais certains ne s'y intéressent pas. Au début, ils apportaient toutes sortes d'objets et de matériaux qu'on entreposait dans de grands cartons. Puis on s'est mis à trier, on a imaginé de confectionner des étagères, tant il y avait de cartons. L'organisation est née ainsi de la nécessité...

Avec des matériaux aussi divers, l'imagination des enfants devenait tellement créatrice que c'était exaltant. On ne voyait plus d'horribles emballages plastique entassés mais les matériaux d'une fête.

A côté du bricolage, les jeux. Tous les jeux y sont possibles car cette ancienne salle de judo a un revêtement de sol, des points d'attache au mur qui permettent de tendre des cordes. A ces cordes on attache des bouts de tissu et on fabrique des labyrinthes, des maisons, toutes sortes de structures d'espace. Les jeux sont axés alors sur des déplacements avec des réflexes dans les gestes : dans le labyrinthe, il faut s'éviter à la dernière seconde, ce qui crée d'excellents réflexes. Au début je me suis inquiétée de cette forme d'accueil, je craignais les accidents. Au bout de quatre ans de cette expérience, nous n'avons jamais eu d'accidents. Nous sommes assurés, nous n'avons jamais fait appel à l'assurance. Dans les écoles où beaucoup de choses sont défendues, par prudence, ils sont fréquents.

LE SOLEIL DOIT BRILLER POUR TOUT LE MONDE

IL EST INADMISIBLE ET SCANDALEUX, QU'IL EXISTE DES DIFFÉRENCES INFERNALES DANS LES MOYENS D'EXISTENCE DES FRANÇAIS, EN PARTICULIER CHEZ LES CADRES QUI PERÇOIENT ENTRE VINGT ET QUARANTE FOIS PLUS QU'UN CITOYEN MOYEN QUI PRODUIT, HARASSÉ CHAQUE JOUR, DANS LES CHANTIERS, À L'USINE, L'ARTISANAT, LE COMMERCE, L'ARMÉE, LA POLICE ETC., DANS TOUS LES DOMAINES ILYA CETTE INÉGALITÉ DES FRANÇAIS. LE RÉGNE DE LA FÉODALITÉ EST RÉVOLU LA MONARCHIE EST EXÉCRABLE RESAISSEZ VOUS !! L'ÉGALITÉ VOUS AVEZ SEULEMENT ALÉVÉ LA MORT VOUS POUVEZ ALLER VOTER, MANIFESTER, FAIRE GREVE, TANT QUE VOUS N'AUREZ PAS COMPRIS, VOUS DEVEZ CONTINUER À SOUFFRIR POUR MOURIR PLUS TÔT. L'INÉGALITÉ DANS LES RETRAITES, À 65 ANS VOUS ÊTES CUITS, BEAUCOUP NE VOUS ARRIVENT PAS, VOUS ÊTES BÉNÉFIQUES POUR LA SÉCURITÉ SOCIALE; MALHEUREUSEMENT VOUS ÊTES AVEUGLES; IL N'YA JAMAIS EU UN PARTI, UN SYNDICAT, QUI A OSE PARLER DE CETTE INÉGALITÉ DES DROITS À LA VIE, ILS VOUS DIVISENT POUR MIEUX VOUS SUCER LE SANG. LES CADRES DOIVENT ÊTRE D'ABORD HONORIFIQUES ET CESSER DE SE GOINFREUR SUR VOTRE PRODUCTIVITÉ. LES CADRES NE SONT RESPONSABLES QUE ^{POUR} PRENDRE DU POGNON; D'AVOIR LEUR PROPRIÉTÉ PRIVÉE, D'AVOIR QUATRE FOIS PLUS DE VACANCES QUE VOUS. ILS SONT LES SEIGNEURS MODERNES DANS LA SOCIÉTÉ ACTUELLE. PARTOUT OÙ VOUS VOUS TROUVEZ, HARCELEZ CEUX QUI VOUS EXPLOITENT, VOS DESPOTES CHAQUE JOUR, EXIGEZ VOTRE SMIG À 250 000 ET NON À 120 000 COMME LE PRÉCONISE LA CÉLÈBRE GAUCHE UNIE QUI DÉFEND SOIT DISANT LES CRÈVES DE FAIM C'EST POSSIBLE ET FACILE EN DIMINUANT LES SALAIRES DES PLUS GROS PARASITES ACTUELS

Edipe 68 pour les enfants des cadres : comment tuer leur père (rue des Caves).

Il y a aussi «les sketches», dans un esprit de théâtre improvisé, spontané. Ils naissent parfois au milieu d'un jeu. Ce ne sont pas des saynettes de patronnage qu'on rabâche !

R.U. — *En dehors des discussions, les lycéens ont-ils une activité concrète, manuelle ?*

Mme BERTHON. — Ceux qui ont envie de bricoler viennent surtout le lundi soir, quand ils le peuvent, car ce soir-là fonctionne un atelier d'adultes. Je pense que quand ils se sentent les aînés d'un groupe, ils veulent un peu se distancier des petits, donner leur note personnelle : «Nous, on n'est pas des mômes.» Quand ils sont les plus jeunes du groupe d'adultes, ils se laissent entraîner par les adultes dans quelque chose qui, du coup, leur apparaît tout à fait différent, valorisant.

Ce que doit être un musée créé par des enfants

R.U. — *Et voici que toutes les richesses de Sèvres ont pris place au Musée d'Art Moderne de Paris pour presque deux mois. Comment s'explique ce passage à la gloire ?*

Mme NERTHON. — Un pur hasard : mon frère dont le métier est d'organiser toutes sortes de salons et d'expositions a rencontré Catherine Hubert qui a fondé ici le musée des enfants et qui craint beaucoup que ce musée ne puisse continuer. Elle est venue à la maison et, une heure après son arrivée, elle m'a dit : «Avant d'accepter de faire une expo (j'en fait huit par an et je reçois des centaines de propositions), je vais voir quatre fois, huit fois, sur place avant de me décider. Mais aujourd'hui je

peux vous dire, je veux les travaux de vos enfants, pour la première période libre, c'est-à-dire au mois de mai.» On a tout de suite vu qu'elle avait compris que c'était aussi un aboutissement pour le travail des enfants, une ouverture vers l'extérieur. La mise en place a été faite selon les idées des enfants qui souhaitaient en particulier que l'entrée soit faite de bonshommes énormes d'abord, tristes puis gais. D'autre part, les panneaux devaient illustrer la succession de nos fêtes. De nombreux dessins et croquis d'enfants ont ainsi été motivés par le désir de faire revivre aux visiteurs ce qui s'était passé.

Ils ont compris et j'ai compris avec eux le sens du travail en groupe. Ainsi une attitude a disparu très vite chez les enfants qui viennent au groupe : «C'est moi qui ai fait cela.» La plupart du temps les enfants commencent un travail et permettent aux autres de s'y associer et de le continuer.

L'installation, ici, a été elle-même une fête. On a été de quinze à vingt-cinq tous les jours. Il était important de faire sentir aux visiteurs que cette exposition était le miroir de cinq ans d'animation et non un produit fabriqué pour une démonstration. C'est une vie retranscrite ici. L'entrée était conçue comme une introduction à un comportement nouveau : «Ne faites pas la tête des bonshommes lugubres du bas des escaliers, relaxez-vous, souriez comme ceux du haut. Traversez la forêt, la mer de fantaisie, saluez les marionnettes du printemps.»

R.U. — *Dans cette exposition il y a deux salles où les enfants peuvent créer, s'exprimer par le graphisme, la peinture, le geste, le théâtre spontané...*

Mme BERTHON. — Il y a un atelier de bricolage, un atelier de jeux et une salle de fêtes où spontanément se créent, par moment, des sketches improvisés par les enfants animateurs et les enfants visiteurs. Les deux derniers dimanches, à la fin de l'expo, à dix-sept heures, toutes ces saynètes ont été reprises sur la place, devant le musée, en présence de plusieurs centaines de spectateurs.

Nous avons eu une chance énorme. Les salles dans lesquelles nous exposons ici, sont destinées à la démolition. Nous avons donc une totale liberté pour planter dans les murs des clous, punaises et agrafes ! Une aubaine. A Sèvres nous avons essayé d'expliquer qu'une salle des fêtes n'était pas un écrin et qu'une fête c'était aussi une certaine décoration et non des murs nus et blancs qui accusaient les traces des doigts et interdisaient toute fixation de peintures, de dessins ou d'ornements. Or curieusement, parce qu'on refuse de créer une certaine ambiance par la décoration et l'accueil qu'elle signifie, toutes les fêtes publiques et tous les bals finissent par de la bagarre. Si on fait entrer dans une salle des gens, tous divers, sans accueil, il ne peut pas en être autrement. Or ici, tout a été respecté : on chante, on joue, on s'amuse mais on ne casse rien. Les gens savent distinguer la vraie fête de sa caricature.

Impressions d'un visiteur de vingt ans

Dans le musée, quand je suis entré, dans le couloir, il y a eu le contraste d'un monde humain triste et sombre et de la joie des enfants. Et toute la subtilité du langage enfantin et de leur jugement très précis sur les adultes. Les enfants agressent, viennent chercher l'adulte et l'adulte se refuse. Puis d'un seul coup on essaye de rentrer et c'est là qu'on saute. C'est la barrière qu'on franchit avec les enfants. Ailleurs, ce ne serait pas pareil, mais là ils ont tout préparé pour nous et on n'ose pas s'y mettre.

J'ai senti une sorte de grosse bouffée. Il y avait un tam-tam et je me suis mis à taper dessus. Alors deux garçons ont fait du tam-tam aussi et d'autres ont chanté et dansé autour de nos tam-tams. C'était l'instrument qui me servait de médium pour entrer en contact avec eux. Quand je l'ai touché, je tremblais un peu puis d'un seul coup c'est parti. Le petit sourire que j'avais s'est transformé en grand sourire. Après, en sortant de là, je me suis senti d'une grande gaieté. Pourtant, c'est pas grand chose mais cela fait l'effet d'une libération. On n'est plus le visiteur, on n'est plus à l'écart des enfants, on est entré dans le spectacle.



Rue des Caves : les brouettes succèdent aux guitares...

RENTREE 1975 : Les enfants-animateurs abordent leur sixième année d'existence. Après un mois d'activités au Musée d'Art Moderne de Paris en juin, une grande fête dans la rue de Sèvres, en juillet, pour le congrès mondial d'éducation artistique, une subvention interministérielle a été obtenue. Les projets se multiplient : enquêtes par petites équipes dans les quartiers, quête de vieilles bicyclettes pour créer un atelier de construction de cycles et organiser des randonnées, hors de Paris, ouverture d'ateliers de nature, de bricolage. Rue des Caves, les pioches, les pelles de jeunes maçons succèdent aux guitares et aux discussions sur le sexe de la révolution. Demain, il y aura une rue entière sans voiture mais pleine d'enfants sortant des ruches de maisons rafistolées pour vous prouver que chez les douze-dix-huit ans, l'autogestion connaît son printemps doré.

Les gens savent distinguer la vraie fête de sa caricature.

